

HOMÉLIE 3

«Je rends grâces à celui qui m'a rempli de force au Christ Jésus, notre -Seigneur, parce qu'il m'a jugé fidèle en m'élargissant dans le ministère, moi qui fus d'abord un blasphémateur, qui le persécutais et l'accablais d'outrages. Mais Dieu m'a fait miséricorde, considérant que j'agissais ainsi par ignorance et que je n'avais pas encore la foi. Or, la grâce de notre Seigneur a surabondé avec la foi et la charité dans le Christ Jésus.»

1. Nous voyons combien l'humilité procure d'avantages; seulement il n'est pas facile de la rencontrer : une grande humilité en paroles, dépassant même les bornes, partout; mais l'humilité réelle, nulle part. Le bienheureux Paul la poursuivait avec tant de zèle, qu'il faisait à chaque instant naître les occasions de rendre son esprit plus humble. Comme il faut surtout de généreux efforts pour s'abaisser, quand on a la conscience d'avoir accompli de grandes œuvres, on comprend qu'il devait subir les plus rudes assauts de la part de sa conscience, à cause du bien qu'elle lui rappelait : ce flot devait monter sans cesse. Voyez donc comment il agit ici. Il venait de dire : «L'Évangile de la gloire de Dieu m'a été confié;» Évangile auquel ne sauraient participer ceux qui restent encore sous la loi : l'opposition est trop formelle, trop complète la séparation, pour qu'on puisse obtenir les bienfaits de l'un en restant soumis aux observances de l'autre. C'est comme si l'on disait : Quand un homme a besoin de chaînes et de punitions, il n'a pas le droit d'être admis dans le chœur des amis de la sagesse. Comme Paul respirait et disait de grandes choses, il tendait en même temps à se rabaisser, en persuadant aux autres de suivre cet exemple. A peine a-t-il écrit de quelle confiance il est honoré, qu'il se reprend et se corrige, ne voulant pas que son langage vous paraisse dicté par l'orgueil; cette correction, voyez-la dans ce qu'il ajoute : «Je rends grâces à celui qui m'a rempli de force, au Christ Jésus notre Seigneur, parce qu'il m'a jugé fidèle, en m'établissant dans le ministère.» Partout il cache ses bonnes actions et rapporte tout à Dieu, mais sans porter atteinte au libre arbitre. L'infidèle aurait peut-être dit : Si tout vient de Dieu, et rien de nous-mêmes, s'il nous fait passer, comme le bois ou la pierre, du vice à la philosophie, pourquoi dès lors a-t-il façonné Paul d'une telle manière, et Judas d'une autre ? Il prévient cette objection et remarquez avec quelle prudence il s'exprime : «La prédication m'a été confiée.» C'est son œuvre, c'est sa dignité, mais non absolument; remarquez aussi la suite : «Je rends grâces à celui qui m'a rempli de force, au Christ Jésus.» Telle est la part de Dieu; et voici maintenant la sienne : «Parce qu'il m'a jugé fidèle.» Évidemment, c'est qu'il doit lui-même concourir à l'action de Dieu. «En m'établissant dans le ministère, poursuit-il, moi qui fus d'abord un blasphémateur, qui le persécutais et l'accablais d'outrages. Mais Dieu m'a fait miséricorde, considérant que j'agissais ainsi par ignorance et que je n'avais pas encore la foi.» Voyez-vous comme il détermine son action et celle de Dieu, en accordant toutefois beaucoup plus à la divine Providence qu'à sa propre activité, mais non au point de nuire au libre arbitre, comme je l'ai déjà dit.

Que signifie cette expression : «Qui m'a rempli de force ?» Écoutez : il portait un accablant fardeau; c'était donc une nécessité pour lui de recevoir avec abondance le secours du ciel. Comprenez combien ce devait être une chose difficile de subir des outrages quotidiens, sans cesse en butte aux mépris, aux embûches, aux périls, aux sarcasmes, aux opprobres, à la mort, et de ne jamais succomber ou défaillir même; d'être assailli de toute part et chaque jour de traits sans nombre, et de rester toujours debout, avec un visage inaltérable. Cela dépasse les forces de l'humanité; mais la grâce divine non plus n'agit pas seule, elle réclame le concours de la volonté. Que Dieu, prévoyant ce que devait être cet homme, l'ait choisi, écoutez comment il s'en explique, avant que Paul eût commencé de prêcher : «Celui-ci est pour moi un vase d'élection, destiné à porter mon nom devant les peuples et les rois.» (Ac 9,15) Ceux qui portent à la guerre l'étendard impérial, que nous avons l'habitude d'appeler *Labarum*, ont besoin d'un grand courage et d'une grande habileté, pour ne pas le laisser tomber aux mains des ennemis : de même ceux qui portent le nom du Christ, non seulement durant la guerre, mais encore durant la paix, doivent être doués d'une grande énergie, pour ne pas l'exposer aux langues qui le blasphèment, pour tenir bien haut l'étendard de la croix. Oui, le plus grand courage est nécessaire à qui porte le nom du Christ. Celui qui dit, fait ou pense une chose indigne, ne porte plus ce nom et n'a plus le Christ en lui-même. Celui qui le porte dignement marche en triomphe, non à travers l'agora, mais au-dessus de la voûte céleste; et tous sont saisis de généreux frissons, les anges l'escortent et l'admirent. «Je rends grâces à celui qui m'a

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES A TIMOTHÉE

rempli de force, au Christ Jésus notre Seigneur.» C'est aussi pour lui-même, vous le voyez, qu'il se répand en actions de grâces. Parce qu'il est un vase d'élection, il proclame sa reconnaissance. – Mais c'est là votre œuvre, ô bienheureux Paul, et Dieu ne fait pas acception de personne. Et cependant je lui rends grâces, répond-il, de ce qu'il m'a jugé digne d'un tel ministère; car c'est le signe qu'il a prévu ma fidélité. L'économe choisi pour administrer une maison est reconnaissant en vers son maître; non seulement d'une telle preuve de confiance, mais encore d'avoir été visiblement jugé plus fidèle que les autres : image de ce qui se passe ici. Examinez ensuite de quelle façon il relève la miséricorde et l'amour de Dieu, en déroulant sa vie antérieure : «Moi qui fus d'abord un blasphémateur, qui le persécutais et l'accablais d'outrages." Quand il parle des Juifs, encore incrédules, son langage est bien plus doux : «Je leur rends ce témoignage, dit-il, qu'ils ont le zèle de Dieu, mais non selon la science;» (Rom 10,2) tandis qu'il s'accuse hautement de blasphème, de persécution, d'outrage. Voyez-vous quel mépris de lui-même, quel éloignement, de tout amour propre, à quel degré d'humilité cette âme est parvenue ? Il ne suffit pas à l'Apôtre de se déclarer blasphémateur et persécuteur, il pèse sur de telles accusations. Ma criminelle démenche, dit-il, ne se renfermait pas en moi seul, je ne m'arrêtais pas au blasphème; j'allais jusqu'à persécuter ceux qui voulaient mener une pieuse vie. C'était le blasphème atteignant au comble de la frénésie. «Mais Dieu m'a fait miséricorde, considérant que j'agissais ainsi dans l'ignorance et que je n'avais pas encore la foi.»

2. Et pour quelle raison les autres Juifs n'ont-ils pas également obtenu miséricorde ? Parce que ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait avec une pleine connaissance, avec une malice réfléchie. Pour bien le comprendre, écoutez ce que dit l'Évangéliste : «Beaucoup parmi les Pharisiens et les Juifs croyaient, mais ne confessaient pas; car ils ont aimé la gloire que les hommes donnent plus que celle qui vient de Dieu.» (Jn 12,42-43) Le Christ a dit encore : «Comment pouvez-vous avoir la foi, demandant la gloire les uns aux autres ?» (Ibid., 5,44; 9,22) Nous lisons de plus : «Voilà ce que répondirent les parents de l'aveugle, à cause des Juifs et de peur d'être chassés de la synagogue.» (Ibid., 12,19) Les Juifs mêmes s'exprimaient ainsi : «Vous voyez que nous n'avançons à rien et que tout le monde marche à sa suite.» Ils se montrent partout possédés du désir de la domination. Eux-mêmes cependant avaient dit aussi : «Personne ne peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul;» (Lc 5,21) et le Christ fit aussitôt ce qu'ils déclaraient être le signe de la divinité. Ils n'agissaient donc point par ignorance. Où se trouvait Paul à cette époque ? On peut dire qu'il était alors aux pieds de Gamaliel; et celui-ci n'avait rien de commun avec cette foule séditionnaire : Gamaliel était un homme qui ne se laissait nullement guider par l'ambition. Comment donc après cela Paul se rencontre-t-il parmi la foule ? Il voyait la nouvelle doctrine gagner du terrain, dominer de plus en plus, entraîner la plupart des hommes. Du vivant même du Christ, tantôt on allait à lui, tantôt on allait aux docteurs. La masse se portant déjà de ce côté, ce n'était plus par ambition, comme tant d'autres, c'était par un zèle désintéressé que Paul agissait de la sorte. Pourquoi donc se rendait-il à Damas ? C'est qu'il regardait cette doctrine comme un fléau public; il craignait qu'elle ne s'étendit par tout le monde. Il n'en était plus de même des Juifs : ceux-ci n'entendaient certes pas exercer un patronage, ils voulaient retenir le pouvoir. Voilà leur unique mobile; écoutez aussi ce qu'ils disaient : «Les Romains viendront détruire notre nation et notre ville.» (Jn 11,48) Que est cette crainte dont ils sont assaillis ? Une crainte humaine ?

Il serait à propos de demander comment ce jeune homme si parfaitement instruit dans la loi ne savait rien de cette doctrine; lui-même cependant a dit plus tard : «Ce qu'il avait auparavant promis par ses prophètes.» (Rom 1,2) Comment, vous ignorez, vous Zélateur ardent des lois paternelles, vous instruit aux pieds de Gamaliel ? Mais des hommes vivant sur les lacs et les fleuves, des Publicains même sont accourus; ont embrassé la foi nouvelle; et vous la persécutez malgré votre connaissance de la loi ? C'est pour cela qu'il se condamne lui-même en disant : «Je ne suis pas digne du nom d'apôtre.» (I Cor 15,9) C'est pour cela qu'il avoue son ignorance, cette ignorance née de l'incrédulité. C'est enfin pour cela qu'il déclare avoir reçu miséricorde. Que signifient ces mots : «Il m'a jugé fidèle ?» Paul n'a jamais trahi les intérêts de son maître; il lui rapportait tout, même ce qu'il avait en propre; il était loin d'usurper la gloire de Dieu. Écoutez ce qu'il disait dans une autre circonstance : «Hommes, pourquoi faire attention à nous ? nous sommes des hommes comme vous, sujets aux mêmes défaillances.» (Ac 14,14) Au fond, c'est toujours : «Il m'a jugé fidèle.» Ailleurs il s'exprime ainsi : «J'ai plus abondamment travaillé qu'eux tous, non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi;» (I Cor 15,10) ailleurs encore : «Il opère en nous le vouloir et l'action.» (Phil 2,13) Par là même il se déclare digne de châtement; c'est à de tels hommes que miséricorde est faite.

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES A TIMOTHÉE

Rappelons une autre parole : «L'aveuglement est en partie tombé sur Israël; mais la grâce de Dieu a surabondé avec la foi et la charité qui est dans le Christ Jésus.» (Rom 11,23) Qu'est-ce à dire ? En entendant qu'il a reçu miséricorde, vous ne devez pas vous en tenir simplement à cet aveu : «J'étais un blasphémateur, un persécuteur, j'accablais le Christ d'outrages;" et dès lors je méritais d'être châtié. Je ne l'ai pas été cependant, miséricorde m'a été faite.

Est-ce là tout ? la miséricorde s'est-elle bornée à vous épargner le supplice ? – Nullement; elle s'est encore signalée par de grands et nombreux bienfaits : non content de nous délivrer de la peine suspendue sur nos têtes, Dieu nous a faits ses enfants, ses frères, ses amis, ses héritiers, ses cohéritiers. De là cette expression : «La grâce a surabondé,» montrant si bien que de tels dons ont dépassé les limites de la miséricorde, car ce n'est plus là simplement de la pitié, c'est de l'amour, et de l'amour à la suprême puissance. Après avoir donc exposé d'une manière splendide cette bonté de Dieu qui pardonne le blasphème, la persécution et l'outrage, qui ne s'arrête pas même là, mais prodigue aux coupables tant d'autres bienfaits, Paul nous corrobore de nouveau contre les erreurs des infidèles, et maintient l'intégrité du libre arbitre en ajoutant : «Avec la foi et la charité qui est en Jésus-Christ.» Telle est notre part de collaboration : nous avons cru qu'il pouvait nous sauver.

3. En conséquence, aimons Dieu par le Christ. Qu'est-ce à dire par le Christ ? C'est par lui que nous avons obtenu ce privilège, et non par la loi. Voyez-vous de quels biens le Christ est pour nous la source ? et quels sont ceux que la loi procurait ? Il ne s'agit pas ici simplement d'abondance; «la grâce a surabondé,» a dit l'Apôtre. Oui vraiment, elle a surabondé, puisqu'elle a soudain revêtu de l'adoption filiale ceux qui méritaient mille châtiments. Une fois encore, remarquez le mot *dans* signifiant *par*. Il ne suffit pas de croire, il faut de plus aimer. Beaucoup aujourd'hui comme alors, croient à la divinité du Christ, et ne l'aiment pas, n'accomplissent pas surtout les œuvres de l'amour. Et comment l'aimeraient-ils quand ils lui préfèrent autre chose, les biens matériels, de vaines croyances, la peur du destin, des observances superstitieuses, les pronostics et les songes ? Puisque nous vivons pour l'outrager, l'aimons-nous, je vous le demande ? L'ardente affection que vous avez pour un ami sincère, ayez-la du moins pour le Christ; aimez de la même manière Celui qui pour des ennemis a donné son Fils unique, quand nous n'avions rien fait pour le mériter. Et que dis-je, quand nous n'avions rien fait pour le mériter ? Quand nous avons fait tout le mal possible, quand nous l'avions attaqué sans motif avec une extrême audace. Lui cependant après tant de bienfaits et de soins inutiles, ne nous a pas rejetés; il nous a donné son Fils, après que nous venions de commettre les plus grands crimes. Oubliant tous les biens qu'il nous avait prodigués, alors qu'il nous avait rendus dignes de son amitié, nous ne l'avons pas même aimé comme un ami. Quel espoir pouvons-nous avoir encore ?

Ce langage vous fait peut-être frissonner; puissiez-vous reculer devant la réalité même ! – Et comment, direz-vous, n'aimerions-nous pas Dieu comme on aime un ami ? Comment ? je vais essayer de vous l'apprendre, et puissé-je vous paraître délirer dans mon discours; mais je crains bien que les faits ne donnent raison aux paroles. Examinez plutôt : pour leurs amis, j'entends des amis véritables, beaucoup se sont résignés volontiers à de grandes pertes; et pour le Christ, loin de se résigner à perdre, on ne se contente même pas de ce qu'on possède : pour un ami nous acceptons des injures, nous assumons des inimitiés; pour le Christ nul ne veut encourir une haine, on va redisant : Un amour gratuit, à la bonne heure; une haine gratuite, non. Nous n'abandonnons jamais un ami dans l'indigence, mais, le Christ venant chaque jour implorer un morceau de pain, et n'exigeant de nous aucun sacrifice considérable, nous ne daignons pas le regarder, et cela, quand nous exhalons l'intolérable odeur de nos excès dans le boire et le manger, quand nous sommes plongés dans les délices, quand le vin absorbé la veille tourmente encore notre estomac. D'autres donnent sans compter aux courtisanes, d'autres encore aux parasites, aux flatteurs, à des monstres, à des fous, à des nains, faisant ainsi servir à leur amusement les défauts de la nature. Le bonheur des vrais amis ne nous rend pas jaloux, ne nous cause jamais aucune tristesse. S'agit-il du Christ, nous ne sommes pas étrangers à ces défaillances; on voit l'amour des hommes accomplir ce que ne peut la crainte de Dieu. L'envieux et l'hypocrite craignent moins Dieu que les hommes. Comment ? je vais vous le dire : Dieu voyant le fond des cœurs, l'homme ne cesse de tramer des roses; s'il aperçoit un autre homme, le voilà perdu; il rougit et se trouble. Mais pourquoi m'y arrêter ? Qu'un ami soit dans la peine, nous courons à lui; le moindre retard nous fait craindre d'être accusés d'indifférence. Le Christ meurt souvent dans les fers, et nous n'allons pas le visiter. Si nous visitons les amis chrétiens, ce n'est pas précisément parce qu'ils sont chrétiens, c'est parce qu'ils sont nos amis.

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES A TIMOTHÉE

4. Pas de doute possible, rien ne se fait par crainte de Dieu, rien par amour; tout par affection humaine, ou par habitude. Quand un ami s'éloigne de nous, nous l'accompagnons de nos soupirs et de nos larmes; s'il vient à mourir, nous sommes dans une désolation profonde, sachant bien cependant qu'il ne nous est pas enlevé pour toujours, que nous le retrouverons au jour de la résurrection. A chaque instant le Christ est séparé de nous, ou plutôt nous le repoussons nous-mêmes; et nous ne gémissons pas, nous n'avons pas conscience de la gravité de nos actes, alors que nous l'affligeons, que nous l'offensons, que nous provoquons sa colère, que nous méconnaissions sa volonté. La chose est moins horrible, si nous nous bornons à ne pas le traiter en ami; mais je puis vous montrer que nous le traitons en ennemi. Voici de quelle manière : «La prudence de la chair, dit l'Apôtre, est l'ennemie de Dieu.» (Rom 8,7) Et nous nous guidons constamment par cette prudence; le Christ ne cesse de vouloir venir à nous, et nous le consignons à la porte; car c'est là ce que font nos iniquités : nous l'accablons chaque jour d'injures par notre avarice et nos rapines. On entoure de considération et quelquefois de gloire celui qui prêche la doctrine du Christ et qui sert ainsi l'Eglise : nous, au contraire, nous lui portons envie, parce qu'il fait l'œuvre de Dieu. Il paraît être l'objet de ce bas sentiment; mais en réalité l'envie remonte au Christ lui-même.

Non, me répondez-vous, nous voudrions seulement que ce bien se fit par nous, et non par les autres; or, si nous avons de telles dispositions pour le Christ, peu nous importerait que ce fût par les autres, au lieu d'être par nous. – Dites-moi, si un médecin avait un enfant en danger de devenir aveugle, et ne savait pas lui-même comment le guérir, pensez-vous qu'il repousserait un de ses collègues qui pourrait opérer cette guérison ? Ce n'est pas croyable; il lui dira plutôt : Qu'il soit guéri par vous ou par moi, qu'importe ? Et pourquoi ? Parce qu'il regarde le bien de son enfant, et non le sien propre. Si nous avons en vue la gloire du Christ, nous dirions de même : Qu'importe que ce soit par nous ou par un autre, que le bien s'accomplisse ? «Pourvu que le Christ soit annoncé, je n'examine pas si c'est volontairement ou par occasion.» (Phil 1,18) Ecoutez ce que répondit Moïse à ceux qui voulaient exciter son courroux, quand Eldad et Modad prophétisaient : « Ne soyez pas jaloux pour moi; qui me donnerait de voir tout le peuple du Seigneur se composer de prophètes ?» (Nomb 11,29) Tous ces bas sentiments partent de la vaine gloire. – Mais ce qui les excite n'est-ce pas une marque de haine et d'hostilité ? – Quelqu'un a parlé mal de vous ? Aimez-le davantage. – Cela se peut-il ? – A merveille; il suffit de le vouloir. Quand vous aimez celui qui dit du bien de vous, vous ne faites rien de méritoire; ce n'est pas pour le Seigneur, c'est pour vous-même que vous agissez ainsi. Quelqu'un vous a-t-il porté préjudice ? Répondez-lui par des bienfaits, en rendant le bien pour le bien, vous ne faites rien d'admirable. Vous avez éprouvé les plus grands dommages ? Appliquez-vous à faire tout l'opposé.

Oui, je vous en conjure, donnons cette direction à notre vie; cessons de nuire et de haïr. Dieu nous ordonne d'aimer nos ennemis, et nous le persécutons, lui qui nous aime. – Loin de moi cette pensée, vous écriez-vous. – Nous parlons tous de la sorte; mais nous ne conformons pas tous notre conduite à ce langage. Tel est l'aveuglement du péché, que ce qu'on ne supporterait pas en paroles, on le tolère en action. Abstenons-nous enfin, quoique bien tard peut-être, de ce qui mine et détruit notre salut, pour obtenir les biens qui reviennent de droit aux amis. «Je veux, disait le Sauveur, que là où je suis, soient aussi mes disciples, qu'ils voient ma gloire.» (Jn 17,24) Puisse nous tous la contempler, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.